

Le thérapeute démodé

- ou -

La guérison d'un paralytique

(Luc 5, 17-26)

Nous suivons ici Jésus sur son long chemin vers Jérusalem, et observons comment il rencontre les personnes avec sa force de guérison du corps et de l'âme, en utilisant la parole et les actions (v. 17). Ceci ne reste pas sans conséquences, qui vont au-delà du cas individuel. Ainsi la guérison d'un lépreux (Luc 5, 12-16) a eu un tel écho que Jésus doit s'isoler dans le désert pour un certain temps (v. 16). Il y a ceux qui le recherchent avec beaucoup d'espoir pour « l'écouter » et « guérir » de leur maladie (v. 15). Mais ne manquent pas les sceptiques et objecteurs qui se demandent si tout se passe bien conformément aux us et coutumes avec ce « thérapeute » n'ayant reçu aucune formation théologique ni médicale, et s'il respecte bien les règles en vigueur. Ce sont ces personnes qui finissent par faire appel aux autorités.

On ne s'étonne donc pas qu'« un jour, lorsqu'il enseigne » (v. 17), on retrouve parmi la foule des pharisiens et des scribes qui sont présents pour « entendre » Jésus. Ce sont là les théoriciens et pratiquants les plus pieux de la société juive de l'époque, qui ont le plus d'influence dans le domaine de la religion, mais aussi de la médecine (voir Luc 5, 14 : « *Mais, dit-il, va te montrer aux prêtres* »). Le rôle de ces autorités dans leur conflit avec le « thérapeute » de Nazareth se fait déjà sentir, et les circonstances le laissent entendre lorsqu'ils accourent de « tous lieux », de « Galilée et de Judée et de Jérusalem », donnant aux actions de Jésus un caractère qui n'est plus uniquement local.

En considérant également le nombre important de personnes qui sont venues avec l'espoir d'entendre la nouvelle de Jésus, on comprend vite que la maison où il doit parler ne suffit pas à contenir la foule. Ceux qui n'arrivent pas à s'approcher du prédicateur doivent attendre « derrière ou dehors ». « *Ceux qui viennent en retard sont punis par la vie.* » (Attribué à Gorbatchev)

Ceci semble, de prime abord, être la fin de l'aventure pour les quelques hommes venus amener un paralytique au « thérapeute » convoité et qui souhaitent le déposer devant lui (v. 18), ce qui rate à cause de la foule déjà présente. Dans leur détresse, ils montent sur le toit, retirent la couverture et descendent le paralytique avec une corde devant Jésus (v. 19). Ils dérangent tout l'événement ! Mais quelle confiance (ou foi !) leur donne le courage d'agir de manière si peu orthodoxe, et surtout comme ils n'auraient jamais rêvé le faire auparavant. Jusqu'où sont-ils prêts à aller ?

Il y a d'abord le paralytique lui-même qui, dans son souhait de guérison, doit d'abord gagner la conviction de quelques hommes. Il s'en remet à eux dans le cadre de leur action spectaculaire entraînant des dégâts sur la maison d'un tiers, en commettant donc un délit (!), on ne se fait pas des amis ainsi. On peut le remarquer aux « regards offusqués » émanant de la foule qui suivent le paralytique dans son chemin vers le premier rang. Ceux qui laissent faire doivent avoir et suivre un but. Le malade doit d'abord accepter au préalable son « impuissance », être « livré » à son sort, et ainsi passer au-dessus de toute honte. Il en va de même pour ces âmes charitables qui s'investissent dans le succès de cette entreprise. Jésus reconnaît « leur » foi (v. 20).

Il y a quelques années, j'ai eu le privilège, en tant que patient, d'expérimenter l'importance de la confiance, qui est la base incontournable de la relation entre le médecin et le patient. Mes activités professionnelles m'attachant à mon bureau ont tellement pesé sur mon dos que je me suis retrouvé poussé à aller consulter un neurologue pour des douleurs dorsales. Celui-ci, jeune et semblant tout à fait compétent et dynamique, fit les clichés nécessaires avec les appareils à sa disposition, avant de les commenter de manière claire et rapide : « Choisissez déjà votre chirurgien ! ». Ni son comportement en tant que spécialiste, ni sa conduite conforme aux règles de son « art de médecin », et encore moins sa décision, n'ont pu me convaincre. Mon parcours professionnel était plus dans l'optique de l'évaluation des « avantages et inconvénients » avant de prendre une décision tangible. C'est pourquoi j'ai consulté ensuite un chirurgien que l'on m'avait décrit comme expérimenté. Une longue discussion lui a permis de comprendre ma façon de penser et mon attitude vis-à-vis des choses de la vie, tout comme ma situation personnelle avant de se pencher sur le contexte de mes problèmes médicaux, et ainsi de me mettre dans un état d'esprit solide pour prendre les décisions qui s'imposaient. Sans l'avoir connu auparavant, j'ai eu confiance en lui. Ensemble, nous avons trouvé un chemin plus « conservateur » qui m'a apporté une guérison et une amélioration sans bistouri. Je ne me souviens plus si le traitement de ce médecin s'est reflété dans le montant de ses honoraires !

Revenons à ceux qui, pour une guérison, étaient prêts à être considérés comme des « cambrioleurs » en retirant le toit d'une maison. Avec une telle confiance visible envers Jésus qui émane du paralytique et de ses acolytes, on peut s'étonner, dans un premier temps, que le « thérapeute » interpellé ne pose aucune question concernant l'attente du patient (par exemple : « *Veux-tu être guéri ?* »), ou ne prenne pas position sur la souffrance visible du paralytique (comme : « *Je veux t'aider, lève-toi !* »). Au lieu de cela, il exprime du réconfort : « *Homme, tes péchés te sont pardonnés.* » (v. 20). Le « péché est la transgression de la loi », comme l'explique Jean 3, 4, une relation perturbée avec Dieu que Jésus met ici en évidence sans que nous soyons obligés d'avoir des détails sur la vie antérieure du paralytique. Mais y en regardant de plus près, il nous apparaît clairement que le « thérapeute » avec la « guérison de la maladie sous-jacente » (le pardon des péchés) a instauré avec lui une relation de confiance indispensable. Cette guérison entraîne le revirement intérieur préalable nécessaire du patient.

Avec ce traitement inhabituel qui s'adresse à l'ensemble de la personne du paralytique – à la fois le corps et l'âme - le « thérapeute » se heurte à la résistance de ceux qui sont venus pour réfuter Jésus avec leur expertise médicale et théologique. En effet, ils se laissent notamment guider par le principe du « *mais il est écrit...!* » dans leur pensée : « *Qui peut pardonner les péchés, si ce n'est Dieu seul ?* » (v. 21). Sur ce point, ils ont tout à fait raison. Sur ce point, il ne peut y avoir de querelle avec le « thérapeute ». Seul Dieu est en mesure de remédier à « l'état contraire à la loi » en pardonnant les péchés (Psaume 130 v. 4 : « *Mais le pardon se trouve auprès de toi, afin qu'on te craigne* »). La situation n'est pas dénuée d'un caractère tragique : Ceux qui pourraient ou devraient par leur savoir théorique au moins questionner Jésus (« *Qui es-tu ?* »), ne font que souligner « qu'il profère des blasphèmes », enfermés dans leur mode de pensée et refusant d'emblée toutes nouvelles connaissances.

Mais Jésus ne les laisse pas seuls dans leur impasse intellectuelle. Il évoque les questions qu'ils auraient pu lui poser dans leur rôle critique. « *Qu'est-ce qui est plus facile, dire : 'Tes péchés te sont pardonnés', ou dire : 'Lève-toi, et marche' ?* » (v. 23). Nous ferions bien de nous rappeler dans ce contexte que, dans la perception juive de l'époque, les maladies et les péchés étaient intriqués. De ce fait, les mots du « thérapeute » au paralytique ont une double signification : « *Je te l'ordonne, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ton lit, et va dans ta maison.* » (v. 24). D'un côté, il libère le paralytique de son fardeau physique après que celui-ci ait rétabli une relation saine avec Dieu par le biais du pardon de Jésus. Comme preuve de cela, l'homme en efface lui-même toutes traces. En effet, devant les yeux des présents, il se lève, prend son lit et rentre chez lui (v. 25). De l'autre côté, c'est une réponse à ses adversaires théologiques présents. Le lien entre la maladie et les péchés (culpabilité) est dissous, une heureuse nouvelle pour beaucoup !

Que reste-t-il de cette journée riche en événements pendant laquelle, devant les yeux de diverses personnes, un prêche a été proclamé, un toit a été cassé, un paralytique a été descendu par une corde et enfin un homme a été guéri dans son âme et son corps ?

Dans un premier temps, notre attention se porte sur celui qui était paralytique jusqu'à ce jour, qui a pris un nouveau départ dans la vie suite à la guérison de son âme et de son corps par le « thérapeute », et qui en loue Dieu (v. 25). Dans un deuxième temps, nous entendons la foule qui admet elle-même avoir vu des « choses étranges ». Tous sont également « étonnés », « louent » Dieu et sont remplis de « crainte » (v. 26) – selon moi, des états très ambivalents. Tout aussi proches des « Hosanna ! » que des « Crucifiez-le ! ». Enfin dans un troisième temps, les Pharisiens et les Scribes restent ancrés dans leur vision. Ou ne devrais-je pas dire plutôt : en réalité, ce sont eux qui ressortent de leur rencontre avec Jésus dans un état paralytique. L'évènement démontre de manière intemporelle la multitude des réactions de la nature humaine à la rencontre personnelle avec Jésus. Mais aujourd'hui comme autrefois prévaut : « Sole fide ! Sola gratia ! ».